

La sélection de l'Opinion & Wszystko co **NAJWAŻNIEJSZE**

Spécial Pologne

SUPPLÉMENT DE L'OPINION N° 1819 DES 14 ET 15 AOÛT 2020 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

La bataille de Varsovie de 1920, l'un des anniversaires les plus importants de l'Europe libre

IL EXISTE DES ÉVÈNEMENTS qui, plus que d'autres, influent sur le cours de l'histoire. L'un d'eux, crucial pour la Pologne et l'Europe, eut lieu le 15 août 1920. Vingt et un mois à peine après avoir reconquis son indépendance, la Pologne dut livrer une bataille décisive contre l'ennemi bolchevique dont les troupes s'apprêtaient à porter le feu de la révolution communiste sur tout le continent, exsangue du fait des pertes humaines et matérielles de la Grande Guerre. Selon le diplomate britannique Edgar d'Abernon, la bataille de Varsovie fut la dix-huitième en importance de l'histoire de l'humanité. Moment décisif dans la lutte contre le totalitarisme en Europe, elle mérite d'être comparée au débarquement des Alliés en Normandie en 1944. Mais la dimension de l'effort militaire polonais de 1920 fut perdue de vue avec le rideau de fer - ce découpage de l'Europe décidé à Yalta. Oublié de la mémoire du monde, il l'est tout autant de la culture populaire et des manuels d'histoire. Il est donc grand temps de combler ces lacunes du passé européen. Les célébrations du centième anniversaire de la bataille de Varsovie devraient se tenir non seulement en Pologne mais également dans toute l'Europe. Là, aux bords de la Vistule, la victoire fut polonaise, mais c'est la liberté de toutes les autres nations européennes qui était en jeu. L'exploit des soldats polonais les préserva des ténèbres totalitaires du communisme.

Historiquement, l'année 1920 ponctua une suite d'événements entamée encore à la fin du XVIII^e siècle par les partages de la Pologne entre la Prusse, la Russie et l'Autriche. La bataille de Varsovie fut le couronnement de l'un des épisodes les plus extraordinaires de l'histoire européenne et mondiale dans la construction d'une nation moderne. Une nation créée sans Etat, sur les débris des défaits militaires et politiques (entre autres les nombreuses insurrections et chutes de ce qui fut des ersatz d'Etat successifs), alors que la Pologne fut gommée des cartes d'Europe, et ceci pendant 123 années, jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

Positivisme. Le premier phénomène à souligner est l'ampleur de la transformation de la société polonaise. Féodale au XVIII^e siècle et quasiment dépourvue d'institution politique, elle se mua, en l'espace d'un demi-siècle, en l'une des sociétés citoyennes les plus modernes d'Europe. L'immense réseau d'institutions culturelles et sportives (telle l'association de gymnastique « Sokół »), de caisses d'épargne et de prêt, de sociétés savantes et de cercles éducatifs d'autoformation est digne des réformes de l'ère Meiji au Japon. Alors que ces dernières furent mises

Les divergences politiques entre les Pères de l'Indépendance appartenant à des sensibilités que tout séparait furent oubliées devant la nécessité de défendre l'existence de la Patrie fraîchement reconquise

en place à l'aide d'un pouvoir central fort, la grande révolution démocratique polonaise de la deuxième moitié du XIX^e siècle se fit par en bas et contre la volonté des oppresseurs. C'est la preuve que les Polonais surent tirer les leçons de leur histoire et bâtir leur nation autour d'idées modernes à tous égards, à savoir le positivisme, les réformes démocratiques, l'autonomisation des femmes et des masses sociales. Sans la victoire sur le front de l'éducation, de la science et de la pensée sociale, il n'y aurait jamais eu la victoire sur le front des luttes militaires.

Cette incroyable histoire de la première révolution polonaise reste largement méconnue en Europe. Et pourtant, son récit est digne de perles de la littérature telles que *De la démocratie en Amérique*, de Tocqueville. Dès novembre 1918, la Pologne, à nouveau indépendante, fit voter l'une des législations sociales et électorales les plus modernes en Occident. Le sentiment d'une victoire commune prévalait sur les préjugés et la tentation de discriminer de larges groupes de la société. La Pologne se devait en effet de bâtir l'unité et la cohésion de la nation tout entière. Ce travail mental accompli à la fin du XIX^e siècle allait trouver son prolongement, avec la réappropriation des institutions publiques après 1918,

dans le travail étatique. Le phénomène polonais est donc le récit d'une démocratisation différente de celle en Occident. C'est l'histoire d'une démocratisation s'accompagnant d'une émancipation sociale et politique. C'est l'histoire d'une modernité bâtie nonobstant l'impérialisme, l'absolutisme et le despotisme des puissances dominantes l'Europe du XIX^e siècle. Histoire couronnée d'un exigeant examen de maturité que cet Etat renaissant passera deux années seulement après avoir recouvré son indépendance, en tenant tête à la menace totalitaire des bolcheviques.

Front secret. La guerre contre eux fut la démonstration d'une extraordinaire unité politique de la nation. Un gouvernement de défense nationale, avec Wincenty Witos, chef du mouvement paysan, comme Premier ministre et Ignacy Daszyński, l'une des figures de la gauche polonaise, comme vice-Premier ministre, fut constitué. Les divergences politiques entre les Pères de l'Indépendance appartenant à des sensibilités que tout séparait furent oubliées devant la nécessité de défendre l'existence de la Patrie fraîchement reconquise. Au moment le plus critique pour le pays, les élites politiques polonaises réussirent cet examen haut la main. La société polonaise, avec l'immense engagement de l'Eglise catholique, soutint l'effort de guerre. Les troupes bolcheviques se mesurèrent à une nation qui n'avait aucune envie d'être privée d'une indépendance si chèrement reconquise.

Le point culminant de la guerre polono-bolchevique fut justement la bataille de Varsovie, une audacieuse contre-offensive visant les forces ennemies qui convergeaient vers la capitale polonaise et opérée par le commandant en chef, le maréchal Piłsudski, le chef de l'état-major Tadeusz Rozwadowski et des officiers opérationnels tels que le général Władysław Sikorski ou Edward Śmigły-Rydz.

L'historien français Hubert Camon, éminent spécialiste de l'histoire militaire, considéra la manœuvre qui assura la victoire aux Polonais comme une émanation contemporaine de la manœuvre napoléonienne. Avec des pertes humaines minimales, on pulvérisa la puissante armée bolchevique avançant avec beaucoup d'entrain en direction de l'Europe occidentale. La mobilisation de la société polonaise fut incroyable, étant donné que le pays était l'un des pays les plus détruits par la Première Guerre mondiale. A titre d'exemple : la vitesse, fulgurante, avec laquelle se forma l'armée de volontaires du général Haller qui rapidement dépassa les 100 000 hommes. La presse, par analogie au « miracle de la Marne » - bataille de 1914 au cours

de laquelle les troupes franco-britanniques stoppèrent l'avancée des Allemands - qualifia la victoire polonaise de « miracle de la Vistule ».

En plus d'être une rivalité militaire entre deux grandes armées, de constituer un effort impressionnant de l'ensemble de la société et de refléter un génie stratégique, la guerre polono-bolchevique fut également un duel entre deux services de renseignement. Ce front secret de la bataille de Varsovie eut son héros en la personne de Jan Kowalewski, officier et cryptologue polonais, qui déchiffra les codes des Soviétiques. Son exploit permit de rassembler des données clés afin de mettre au point une stratégie opérationnelle efficace. Ce héros de l'ombre contribua considérablement à arrêter la progression soviétique vers l'Europe en 1920. De plus, durant la Seconde Guerre mondiale, il fut l'un des protagonistes majeurs de l'opération « Trójnóg » (Tripode) mise en place par le gouvernement polonais en exil à Londres dont le but était de faire changer de camp l'Italie, la Roumanie et la Hongrie, ce qui devait faciliter l'offensive des Alliés dans les Balkans. Malheureusement, sous la pression de Staline, Roosevelt abandonna le plan d'un débarquement dans les Balkans voulu par Winston Churchill. Si les choses s'étaient dérou-



SIPA PRESS

Mateusz Morawiecki est le Premier ministre de la Pologne, historien et économiste.

lées différemment, Jan Kowalewski aurait à deux reprises sauvé l'Europe centrale et orientale du monde totalitaire et de la domination soviétique.

Le centenaire de la bataille de Varsovie est l'un des anniversaires les plus importants de l'Europe libre d'aujourd'hui. Les Polonais ont préservé l'Occident de l'expérience du génocide totalitaire décrite dans le *Livre noir du communisme* rédigé par de grands historiens français.

Notre expérience du communisme, avec son lot de conséquences tragiques pour le pays et pour des générations entières de Polonais, reste profondément incomprise. L'héritage du post-communisme est un réel problème qui déforme la réalité sociale et institutionnelle des pays ayant vécu une transformation démocratique. Władysław Reymont, grand écrivain polonais et prix Nobel de littérature, a écrit, après la bataille de Varsovie, un ouvrage intitulé *Bunt* (Révolte) où il dépeint une révolte allégorique des animaux contre l'homme, en pointant du doigt les mécanismes totalitaires. Et tout cela vingt ans avant que George Orwell n'écrive sa fameuse *Ferme des animaux*. Si Reymont a pu rédiger son livre, c'est parce que les Polonais ont eu à se mesurer au communisme bien avant l'Occident.

Acte fondateur. La bataille de Varsovie, couronnant les cinquante années de révolution démocratique citoyenne - l'une des histoires européennes les plus extraordinaires et les plus méconnues - est aussi l'histoire d'un patriotisme chevillé au corps, d'une confiance religieuse, d'un génie militaire et de l'importance des messages codés.

La guerre polono-bolchevique est le moment fondateur de la Pologne d'aujourd'hui et, bien qu'inconsciemment, l'un des points nodaux pour l'Europe tout entière. Le point de confrontation de deux civilisations que tout séparait. Personne ne le savait mieux que Karol Wojtyła, né en 1920 : « Depuis ma naissance, je porte en moi une dette envers tous ceux qui ont alors combattu et vaincu l'agresseur, en payant le lourd tribut de leur vie », écrivit le futur pape Jean-Paul II. Nous sommes tous obligés de payer cette dette. Le centième anniversaire de la victorieuse bataille de Varsovie est une excellente occasion de rappeler l'importance de cet événement. De nous le rappeler à nous-mêmes et à tous les Européens.

Mateusz Morawiecki

Il n'y aurait ja

POUR L'OCCIDENT, la Grande Guerre s'acheva en novembre 1918. S'ensuivirent un colossal traumatisme et cette question : à quoi bon cet horrible carnage ? Pour les Polonais, cette période renvoyait à une réalité légèrement différente. En 1914, la Pologne ne figurait pas sur les cartes d'Europe. La Grande Guerre vit s'opposer militairement les trois puissances qui, 120 ans auparavant, avaient anéanti l'existence politique de la nation polonaise, à savoir la Russie impériale, la Prusse et l'Autriche.

La Première Guerre mondiale toucha les habitants des trois territoires polonais partagés entre ces empires, et pas moins fortement que les Français ou les Belges. Enrôlés dans les trois armées d'oppressés, les recrues polonaises, au nombre de 2 millions environ, furent forcées de se livrer bataille. Près de 500 000 soldats polonais moururent au cours des hostilités. Il faut ajouter à ce triste chiffre les 400 000 victimes civiles, directes ou indirectes, de faits de guerre ou des politiques d'occupation. Le bilan politique, lui, restait néanmoins positif : aussi terribles furent les circonstances, la Pologne recouvra enfin son indépendance.

Ce fut l'aboutissement d'un engagement clairvoyant et valeureux de nombreux hommes politiques et membres de formations de volontaires qui, durant la guerre, n'eurent de cesse de témoigner de la volonté des Polonais de redevenir une nation indépendante. Józef Piłsudski, qui organisa les Légions polonaises bataillant, dans une première phase, aux côtés de l'Autriche contre l'ennemi principal, la Russie, devint le symbole de cet effort militaire. Roman Dmowski, qui organisa la diplomatie polonaise auprès des alliés occidentaux, contribua, avec le grand pianiste Ignacy Paderewski, à mettre la question de l'indépendance de la Pologne sur la table des négociations comme l'une des conditions de la paix, une fois l'Allemagne

vaincue. Ils furent également les parrains de la formation d'une brigade polonaise de volontaires, mise sur pied sous le commandement du général Józef Haller au sein de l'armée française.

Apport de la France. Par un heureux concours de circonstances, la Russie perdit d'abord la guerre contre l'Allemagne et l'Autriche, lesquelles furent battues à leur tour par l'alliance franco-britannique, elle-même soutenue par les Etats-Unis. En novembre 1918, la Pologne recouvra donc son indépendance. Sous la houlette de Piłsudski, le pays mit rapidement en place un appareil étatique, un système électoral démocratique (un modèle de plénitude reposant notamment sur les droits électoraux accordés aux femmes dès novembre 1918, soit 26 ans avant la France !), et surtout, ce qui allait se révéler indispensable les mois suivants : une armée autonome. L'apport de la France à cette reconstruction fut considérable : non seulement elle permit à l'Armée bleue de Józef Haller de rejoindre la patrie, mais elle fournit aussi des équipements militaires à l'armée polonaise naissante tout en envoyant en Pologne, sous le commandement du général Paul Henrys, une mission de 400 officiers, parmi lesquels un jeune capitaine, Charles de Gaulle, affecté comme instructeur à l'école d'infanterie de Rembertów et de Kutno.

Paris avait besoin d'un allié qui, de l'Est, tiendrait en échec une Allemagne vaincue mais refusant sa défaite et le traité de Versailles. La principale alliée française - la Russie - vivait une révolution et le gouvernement bolchevique se retira de la coalition anti-allemande, en signant à Brest le 11 mars 1918 une paix avec le II^e Reich. Lorsque l'Allemagne perdit la guerre sur le front de l'Ouest, la Russie, dominée par les bolcheviques, entra dans

Conception et réalisation : INSTYTUT NOWYCH MEDIÓW (Institut des Nouveaux Médias)
de rédaction : Michał KŁOSOWSKI. Traductions : Andrzej STAŃCZYK. Assistante de

La débâcle de l'empire du mal soviétique

LA BATAILLE DE VARSOVIE en août 1920 est non seulement le moment culminant de la guerre polono-bolchevique, mais aussi l'un des moments décisifs de l'histoire de l'Europe et du monde. Témoin direct des événements, le diplomate britannique Edgar Vincent d'Abernon, soutient dans son livre *The eighteenth decisive battle of the world: Warsaw, 1920* que les Polonais ont alors sauvé la civilisation occidentale devant la tyrannie fanatique des Soviétiques. Hélas, ce fait est quasi absent de la conscience historique des Européens.

Après avoir pris le pouvoir en Russie, les bolcheviques, sous la houlette de Lénine, tendent à exporter la révolution en Europe. Leur première marche à l'Ouest commence déjà fin 1918, quand, après la défaite de l'Allemagne dans la Première Guerre mondiale, l'Armée rouge a pénétré les territoires ukrainiens, biélorusses et baltes dont les forces allemandes d'occupation venaient de se retirer. La Pologne, de nouveau libre, constitue alors un obstacle majeur. La guerre, inévitable, éclate en janvier 1919.

En mars 1919, naît à Moscou l'Internationale communiste (ou Komintern) dont la vocation est de contrôler les partis communistes de 32 pays du monde afin de servir les intérêts politiques de la Russie bolchevique. A l'été 1919, Grigori Zinoviev, qui dirige le Komintern, écrit : « On peut affirmer que dans un an, toute l'Europe sera communiste. Et la lutte pour le communisme se transportera en Amérique, peut-être même en Asie et sur les autres continents. »

Propagande. Mais au préalable, les bolcheviques doivent se débarrasser de leur ennemi intérieur, les Russes « blancs », dirigés par le général Anton Dénikine. Grâce à ces circonstances, les Polonais parviennent à reprendre les territoires appartenant à la République d'avant les partages au XVIII^e siècle : Vilnius, Minsk et une importante partie de la Biélorussie. Stopper Dénikine marchant sur Moscou étant la priorité pour les bolcheviques, ces derniers envisagent donc de conclure une trêve sur le front polonais. Dès janvier 1920, ils soumettent à la Pologne une proposition de traité de paix qui vise surtout à produire un effet de propagande visant à fourvoyer l'opinion publique internationale. Car, en réalité, les préparatifs de l'offensive

vont bon train et la concentration des troupes de l'Armée rouge se poursuit sans interruption dans la région de Smolensk.

Le commandant en chef de l'armée polonaise Józef Piłsudski décide alors de lancer une attaque préventive. Le 21 avril 1920, à Varsovie, la Pologne signe une alliance avec la République populaire ukrainienne, elle-même obligée de lutter contre les bolcheviques pour préserver son indépendance. Une offensive conjointe polono-ukrainienne conduit à la reprise temporaire de Kiev, mais un mois après seulement, l'ennemi fait venir du fond de la Russie des renforts en nombre suffisant pour repousser les forces alliées. Le 4 juillet, l'Armée rouge entame son offensive. Le commandant du Front de l'Ouest Mikhaïl Toukhatchevski, dans son fameux ordre, lance à ses soldats : « Soldats de la révolution ouvrière - regardez vers l'Occident. C'est là que se joue la destinée de la révolution universelle. Sur le cadavre de la Pologne blanche passe la route de l'incendie mondial. »

Mobilisation. Incapable de faire barrage aux forces de l'ennemi, qui tentent de la contourner et de la briser, l'armée polonaise est obligée de battre en retraite, tout en gardant, cependant, sa capacité de combat. Face au danger, et forte de l'appui de l'Eglise catholique, la société polonaise se mobilise : plus de 100 000 volontaires, dont 30 000 Varsoviens, répondant à l'appel à rejoindre les rangs de l'armée.

Parallèlement, le gouvernement polonais cherche du soutien à l'étranger. Plutôt que de lui offrir de l'aide, le Premier ministre britannique David Lloyd George propose à la Pologne de servir d'intermédiaire dans les pourparlers de paix avec les Bolcheviques qui, en pratique, exigent la restitution du pouvoir aux communistes polonais. La France se comporte mieux,

en envoyant en Pologne d'importantes quantités d'armes et de munitions. Comprenez la gravité de la situation, le pape Benoît XV écrit dans une lettre datée du 5 août : « Ce n'est pas que l'existence de la Pologne qui est menacée, mais toute l'Europe risque

de vivre les horreurs d'une nouvelle guerre. » Entre-temps, dans le cadre d'une intense action de propagande dont le mot d'ordre est « Bas les mains de la Russie soviétique », Moscou incite les partis communistes et les syndicats de gauche de toute l'Europe à mener des actions visant la Pologne. Ainsi, en Allemagne et en Tchécoslovaquie, les cheminots bloquent les transports d'équipements militaires en direction de la Pologne, les gouvernements de ces deux pays sympathisant officieusement avec les bolcheviques. La seule route sûre pour ces transports passe par la Roumanie.

Pour des raisons politiques, l'Armée rouge attaque sur deux fronts différents, ce qui d'ailleurs explique la future défaite des bolcheviques. A l'Ouest, elle avance vers Varsovie avec l'idée de se diriger ensuite vers l'Allemagne. Au Sud-Ouest, elle prend la direction des Carpates pour fomenter une révolution en Hongrie et en Tchécoslovaquie.

Or, l'écart entre ces deux corps d'armée est si considérable qu'il n'est comblé que par de rares unités bolcheviques. S'en rendant compte, Piłsudski décide d'attaquer par le Sud

les arrières du Front de l'Ouest s'approchant de Varsovie. L'offensive polonaise, menée à partir du 16 août 1920, force les troupes de Toukhatchevski, prises de panique, à battre en retraite. Au bout de dix jours de combats, l'ennemi est pulvérisé, celui-ci perdant 25 000 hommes morts sur le champ de bataille et 66 000 autres faits prisonniers. Le 12 octobre, à Riga, est signé un traité de paix qui met fin aux hostilités. L'existence d'une Pologne indépendante est sauvée.

La bataille de Varsovie est la première défaite de l'empire du mal soviétique. Grâce à elle, le destin du monde prendra une tournure différente de celle imaginée par Lénine. Ce que ce dernier est obligé de constater, une fois le conflit terminé : « La guerre polonaise a été le plus important tournant non seulement dans la politique de la Russie soviétique, mais aussi dans la politique mondiale. [...] Tout y était à prendre, en Europe. Mais Piłsudski avec ses Polonais ont fait prendre à la cause de la révolution universelle une gigantesque et incroyablement défaites. »

Jarosław Szarek

Une coopération française déterminante



La France fut l'un des rares pays à soutenir la Pologne dans sa guerre contre les bolcheviques. Les Polonais étaient soutenus par le général Maxime Weygand (au premier rang, deuxième en partant de la droite), considéré aujourd'hui comme l'un des artisans de l'opération qui a consisté à arrêter l'avancée de l'Armée rouge. Affecté comme instructeur dans une école d'infanterie auprès de l'armée polonaise lorsque celle-ci était formée en France, Charles de Gaulle rejoindra ensuite avec elle la Pologne. En juillet et en août 1920, au moment où le danger fut le plus grand, il a combattu sur le front, ce qui lui a valu d'être décoré de la plus haute médaille militaire polonaise, Virtuti Militari. De Gaulle notait dans son carnet : « Et surtout, surtout, je sens les regards suivre dans la rue mon uniforme. Une vieille dame m'a abordé pour me dire : - Tant que les Français seront là nous pouvons espérer. Mais ne partez pas. - Eh ! non, nous ne partirons pas. »



Jarosław Szarek est docteur en histoire, président de l'Institut de la mémoire nationale polonaise.

Jamais eu l'année 1989 sans l'année 1920

une période de guerre civile. La Pologne devint alors, comme on le disait à l'état-major de l'armée française, « une alliée de remplacement ».

En 1918, Lénine et ses camarades du bureau politique (Trotski, Staline, Lev Kamenev) prirent la décision d'une conquête militaire du centre de l'Europe, pour ensuite parvenir jusqu'en Allemagne. Ils voulaient répandre la révolution communiste afin de lui donner un avantage décisif sur le continent euro-

Le 15 août, un fort groupement de l'armée polonaise coupa les lignes de communication du front de l'Ouest, dans la banlieue de Varsovie. La débâcle de l'Armée rouge fut totale

péen. Sur leur chemin se trouvait la Pologne. Staline la qualifia alors de « cloison » que l'Armée rouge n'aurait aucun mal à percer pour venir en aide aux prolétaires allemands... En automne 1918 fut formé le Front de l'Ouest de l'Armée rouge qui prenait possession des territoires d'où l'armée allemande se retirait. En Ukraine, en Lituanie et en Biélorussie, les bolcheviques installèrent immédiatement de nouvelles autorités communistes. A Moscou fut également mis sur pied un gouvernement soviétique pour la Pologne, mais puisque l'armée polonaise stoppa l'offensive de l'Armée rouge, il ne parvint jamais à rejoindre Varsovie. Février 1919 signa le début d'une guerre régulière polono-soviétique.

L'offensive soviétique en direction de l'Ouest faiblit dans les mois qui suivirent en raison d'une guerre

civile et la nécessité pour l'Armée rouge de mater l'opposition des « blancs ». A cette époque, Piłsudski proposa un plan visant à créer une fédération englobant la Pologne, la Lituanie et l'Ukraine dont le but serait de faire barrage à la reconquête impérialiste de Moscou. Malheureusement, les Lituanais ne rallièrent pas la cause. Piłsudski tenta aussi de faire alliance avec l'Ukraine de Symon Petlioura, luttant alors pour son indépendance.

Constatant que les bolcheviques étaient sur le point de gagner la guerre civile, Piłsudski comprit que l'étape suivante pour Lénine serait la reprise de la marche à l'Ouest. Et il ne se trompa pas. Dès janvier 1920, l'Armée rouge mit en effet en œuvre un plan prévoyant une vaste offensive contre la Pologne au mois de mai et commença à rassembler ses forces. Menée par les troupes de Mikhaïl Toukhatchevski, l'attaque devait venir du front de l'Ouest.

Hostilité britannique. Ayant deviné les intentions des Soviétiques, Piłsudski dirigea l'offensive polonaise en direction de Kiev. Fort de l'alliance avec Petlioura, il devait aider les Ukrainiens à recouvrer leur indépendance. En mai, les troupes polonaises entrèrent dans la ville pour la remettre au gouvernement ukrainien. Les plans de Piłsudski furent néanmoins perturbés par une offensive massive du front de l'Ouest dirigée, via la Biélorussie, contre la Pologne et une attaque éclair de l'armée de cavalerie de Semion Boudienny au Sud. L'Armée polonaise dut reculer devant la puissance de l'invasisseur. L'appel à l'aide, lancé par le gouvernement polonais en direction de l'Occident, se heurta à une hostilité absolue de la part du Premier ministre britannique David Lloyd George, tendant à se mettre au plus vite d'accord avec la Russie soviétique, quitte à sacrifier la Pologne (tel fut le sens de la note dite « de Curzon » dictée par lui le 11 juillet). Le

Premier ministre français Alexandre Millerand, socialiste et ancien ami de Piłsudski, voulait venir en aide à la Pologne, mais sans la Grande-Bretagne, il ne put faire rien de plus que d'envoyer à Varsovie un petit groupe de spécialistes militaires avec à sa tête le général Maxime Weygand.

C'est donc pratiquement toute seule que la Pologne eut à affronter l'immense offensive bolchevique. Lénine ne voulait pas d'accord avec la Grande-Bretagne. Son vœu était de porter la révolution jusqu'à Berlin - « sur le cadavre de la Pologne blanche », comme stipulait l'ordre donné aux armées du front de l'Ouest. Un deuxième gouvernement soviétique pour la Pologne fut même préparé, cette fois-ci sous le commandement réel de Félix Dzerjinski. Le Front du Sud-Ouest, sous la tutelle politique de Staline en personne, approchait la Pologne du côté de l'Ukraine. Ce dernier, dans un échange de dépêches avec Lénine fin juillet, définit les objectifs à long terme de l'offensive de l'Armée rouge, une fois la Pologne vaincue : soviétisation de la Tchécoslovaquie, la Hongrie, l'Autriche, la Roumanie jusqu'à porter la révolution en Italie.

Victoire complète. Mais les armées soviétiques furent arrêtées. L'ambitieuse contre-offensive orchestrée par Piłsudski se révéla efficace. Le 15 août, un fort groupement de l'armée polonaise coupa les lignes de communication du front de l'Ouest, dans la banlieue de Varsovie. La débâcle de l'Armée rouge fut totale. Le capitaine de Gaulle qui, aux côtés des Polonais, tint tête à l'invasion bolchevique, notait alors dans son carnet de campagne : « L'ennemi, complètement surpris de voir tomber dans son flanc gauche les Polonais qu'il croyait désespérés, ne résista sérieusement nulle part, fuit en désordre de tous côtés, ou capitula par régiments entiers (...). Oui : c'est la victoire, la complète et triomphante victoire. » De Gaulle connaissait

en personne le commandant du front de l'Ouest qui subit cette débâcle. Durant la Grande Guerre, Mikhaïl Toukhatchevski fut fait prisonnier par les Allemands et détenu dans une même cellule avec de Gaulle (de qui il apprit le français d'ailleurs). Il rêvait à porter la révolution jusqu'à Paris mais il ne réussit même pas à entrevoir les portes de Berlin. Tout comme Staline ne réussit pas à entrevoir celles de Prague, de Vienne et de Rome. Dans la grande bataille de Varsovie, la Pologne sauva une importante partie de l'Europe de la soviétisation, tout en préservant le système versaillais pour les 19 années à venir. Il ne faudra qu'une coopération entre le totalitarisme communiste en Russie et un nouveau régime totalitaire installé en Allemagne pour que Staline et Hitler, main dans la main, anéantissent la paix en Europe.

Pourtant, la Pologne, la Lituanie, la Lettonie, l'Estonie, la Tchécoslovaquie et les autres pays de la région n'oublieront jamais ces deux décennies d'indépendance. Indépendance qu'ils tâcheront à tout prix de reconquérir. Il n'y aurait jamais eu l'année 1989 sans l'année 1920. Les deux méritent qu'on les qualifie de « miraculeuses ».

Andrzej Nowak

Historien polonais, Andrzej Nowak est professeur à l'Université Jagellonne de Cracovie, chevalier de l'Ordre de l'Aigle Blanc.



médias) à Varsovie. Président : Eryk MISTEWICZ. Soutien à la réalisation : INSTITUT DE LA MÉMOIRE NATIONALE (IPN), Pologne. Président : Jarosław SZAREK. Secrétaire production : Julia MISTEWICZ. Adresse : Instytut Nowych Mediów, ul. Marii Konopnickiej 6, PL-00-491 Warszawa, Pologne ; e-mail : kontakt@instytutnowychmediow.pl.